Document généré le 25 avr. 2024 15:17

Liaison

Entrevue inédite — Laurier Gareau
Le dernier des Mohicans

Laurent Poliquin

Numéro 143, printemps 2009

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1457ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)
1923-2381 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

Poliquin, L. (2009). Entrevue inédite — Laurier Gareau : le dernier des Mohicans. *Liaison*, (143), 29–31.

Tous droits réservés © Les Éditions l'Interligne, 2009

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Entrevue inédite — Laurier Gareau, le dernier des Mohicans

Laurent Poliquin

Laurier Gareau

Je n'éprouvais aucune appréhension particulière avant cet entretien avec le chantre de la dramaturgie fransaskoise. J'avoue m'être inquiété de la formulation sinueuse de mes questions. Bien sûr que je voulais tendre des perches pour mieux exhumer quelques non-dits, mais je l'ai fait à tâtons et sans espoir de succès. Voilà que je tombe sur un auteur généreux, courageux et qui ne souffre pas du regard des autres, malgré la mièvre condescendance dont il a parfois été victime, comme nous le sommes tous à d'autres égards. La presse à sensation parlerait d'une « entrevue-choc » ; espérons seulement qu'elle apportera un soupçon de vérité, celle qui par moments peut donner froid dans le dos. Quant au titre de cette entrevue, il se veut d'abord prémonitoire de changements, et non pas annonciateur d'extinction, vous l'aurez compris. On appelle cela l'espoir. Remercions Laurier Gareau de la rare franchise de ses propos.

Laurent Poliquin : Monsieur Gareau, votre feuille de route est impressionnante : auteur dramatique, metteur en scène, critique de théâtre, réalisateur à Radio-Canada, historien, rédacteur de *La revue historique*, et depuis de nombreuses années, coordonnateur culturel des volets scolaire, communautaire et artistique pour le Conseil culturel fransaskois. En quoi consiste votre travail ?

Laurier Gareau : Cette année, j'ai réduit à mi-temps mon travail officiel au Conseil culturel fransaskois où je travaille depuis 1992, parce que je prépare un projet en histoire avec M. Louis Julé, ancien directeur du programme de baccalauréat en Éducation à l'Université de Regina. Ce projet porte sur l'histoire de l'éducation française en Saskatchewan. Au Conseil culturel, je continue à m'occuper de la programmation scolaire (spectacles et ateliers dans les écoles et publication d'un journal intitulé *Le Clin d'œil Jeune-saskois*). Je suis aussi responsable du programme PAMA, un programme de subventions aux membres du Conseil culturel pour la réalisation de projets artistiques et culturels. Enfin, mon travail exige que j'agisse comme mentor auprès des autres employés de l'organisation et ce, en raison de mes vingt-deux années d'expérience au CCF.

LP : On vous connaît surtout comme auteur dramatique, notamment depuis la publication en 1998 de *La trahison/The Betrayal* qui a permis à l'une de vos pièces de se retrouver dans les mains de lecteurs éloignés de votre Saskatchewan natale. Permettez-moi toutefois, sans vouloir vous offenser, de me raviser quelque peu : quand je dis « on vous connaît », j'exagère peut-être, car il me semble qu'à l'extérieur de la Saskatchewan votre travail de dramaturge est justement moins connu même si vous « roulez votre bosse » depuis 35 ans. Malgré les difficultés de rayonnement et de capitalisation symbolique pour un auteur issu d'une communauté francophone minoritaire, lesquelles sont bien connues, vous persistez tout de même, c'est le moins qu'on puisse dire. Comment réagissez-vous face à ces défis de reconnaissance nationale et internationale ?

LG : Hélas, rares sont les auteurs de l'Ouest canadien qui ont atteint une reconnaissance nationale ou internationale. Les France Levasseur-Ouimet et Monique Genuist, ainsi que bien d'autres se retrouvent dans la même situation que moi. Il est certain qu'à une époque antérieure, j'aurais pu choisir une voie qui m'aurait assuré une reconnaissance plus large, en me consacrant uniquement à l'écriture et au théâtre, mais ceci aurait sans doute été réalisé au détriment de mon travail de terrain en Saskatchewan. Quand j'ai terminé mes études en théâtre à l'Université de l'Alberta en 1986, j'aurais pu opter pour un travail avec une compagnie de théâtre professionnel à Edmonton, plutôt que de revenir en Saskatchewan ; je suis persuadé que dans un tel environnement, j'aurais obtenu une plus grande reconnaissance nationale, surtout que je venais de connaître un grand succès avec *The Betrayal* au Festival Fringe d'Edmonton. Bien sûr, ma carrière se serait poursuivie en anglais. Mais au fond du cœur, Bill Meilen, mon professeur d'écriture, avait raison d'observer que dans mes textes je voulais « vivre ma culture fransaskoise ». J'ai donc accepté de venir faire de l'animation théâtrale dans les écoles pour le CCF, un travail qui a mené à la rédaction de plusieurs pièces pour jeunes comédiens, dont quatre publiées aux *Éditions de la nouvelle plume* en 2002 sous le titre *Les aventures de Jos Bolduc, Private Eye*. Je suis tout de même fier d'avoir obtenu trois nominations au *Saskatchewan Book Awards* pour *50 ans de radio : tant*

Photos : gracieuseté du Conseil culturel fransaskois

de chose à se dire, en 2002, pour la réédition de *La Trahison/ The Betrayal,* en 2004 et pour *Sur nos bancs d'école: l'éducation française dans la région de Prud'homme, Saint-Denis et Vonda*, en 2006. La reconnaissance vient aussi du côté anglais puisque *Coteau Books* m'a demandé d'écrire un roman pour jeunes adultes en anglais pour une de ses collections.

LP : Pour le peu que je connaisse de votre œuvre dramatique, il s'avère que celle-ci accorde une attention particulière au malaise de l'être minoritaire, à son sentiment d'exil et de marginalité sociale. Mais au-delà de ces attributs presque stéréotypés — notamment quand une certaine critique veut discourir d'une œuvre qui émerge en contexte minoritaire — y a-t-il dans votre œuvre des manœuvres de déconstruction et de reconfiguration du code dramatique qui situerait celle-ci dans une certaine modernité d'écriture ?

LG : L'histoire a eu une plus grande influence sur mon travail d'écrivain que la situation minoritaire. Dans mes textes, des personnages historiques comme Gabriel Dumont et Jean-Louis Légaré ne sont pas préoccupés de la situation minoritaire ; ils agissent avec souveraineté en *leaders*, certains d'eux-mêmes. Raymond Denis, un autre personnage historique fransaskois, demeure indécis quant au fait d'accepter le leadership d'une association qu'il considère « de trente sous » à cause de son inaction dans les dossiers politiques du temps. Dans les textes pour la jeunesse, j'ai toujours voulu créer des personnages intéressants pour de jeunes adolescents. Les personnages dans *Les aventures de Joe Bolduc, Private Eye* ou *Le Badguy et la veuve*, ou encore *Un Moose Jaw vaudeville* sont tous des personnages « flyés » que les jeunes adorent jouer. De plus, dans ces textes, j'ai choisi d'écrire dans un français qui était grammaticalement incorrect avec des mots anglais pour que les jeunes de la Saskatchewan, qu'ils soient dans une école fransaskoise ou dans un programme d'immersion, se sentent à l'aise avec le dialogue, plutôt que de les inviter à jouer avec une patate chaude dans la bouche, ce qui serait sans doute arrivé si j'écrivais dans un français classique. Certains ont critiqué ce choix, mais les adolescents semblent adorer ces textes.

LP : François Paré, dans son célèbre essai intitulé *Les littératures de l'exiguïté*, paru en 1992, souligne l'oralité théâtrale comme « le mode d'expression privilégié des peuples minoritaires » et indique que cette oralité « est moins un idéal littéraire qu'un reflet des carences institutionnelles d'une culture incapable de produire et de promouvoir l'écrit. » Face à ce constat sévère et en tant qu'observateur assidu de la scène culturelle fransaskoise, dites-moi comment se porte votre optimisme, non seulement en regard du développement de la dramaturgie fransaskoise, mais vis-à-vis de la communauté francophone de votre coin de pays ?

LG : En ce qui concerne la dramaturgie fransaskoise, ou encore celle de l'Ouest canadien, elle connaît souvent de la difficulté à être exportée, surtout au Québec, car soyons honnête, il y a un certain snobisme chez les Québécois en ce qui concerne « le reste du Canada ». Permettez-moi d'élaborer. Il y a quelques années, j'ai fait une traduction/adaptation d'une pièce de Mansel Robinson, *Ghost Train/Le train fantôme*, pour la Troupe du Jour de Saskatoon ; quelques années plus tard, j'ai été approché par un metteur en scène qui voulait en faire une production pour une petite compagnie de Montréal. Je lui ai envoyé le texte. Quelques mois plus tard, il m'a informé qu'il ne pourrait pas utiliser mon adaptation puisque le langage ne serait pas compris par les Québécois et que son comédien ne pourrait jamais se mettre la gueule autour du dialecte. Il a donc recruté Jean-Marc Dalpé, un Franco-Ontarien bien connu au Québec, pour faire une nouvelle traduction. Un an plus tard, j'ai vu sa production à Gatineau. Plus de 95 p. 100 du texte demeurait le même que celui de la version que je lui avais envoyée un an et demi plus tôt. Pour lui, le nom de Jean-Marc Dalpé avait une meilleure chance d'attirer un public québécois que celui de Laurier Gareau. C'était du snobisme, point final !

Tu demandes également ce que je pense de la communauté francophone de mon coin de pays. Hélas, je suis très alarmé de la présente situation parce que, selon moi, la communauté fransaskoise a cessé d'exister depuis une dizaine d'années. Si la communauté franco-canadienne de la Saskatchewan avait connu un temps noir à la suite de l'arrivée de la télévision anglaise en 1954 (la télévision française n'est venue en Saskatchewan qu'en 1976), des programmes axés sur la culture et sur la revendication d'une meilleure éducation en français

durant les années 1970 et 1980 avaient aidé à développer chez nous une communauté fransaskoise solide. Hélas, avec la signature d'une première entente Canada-communautés en 1988, suivie de trois autres accords, la notion de ce qui fait une communauté a changé. Le gouvernement fédéral insiste pour que les organismes fransaskois soient des pourvoyeurs de services aux individus (immigration, santé, économie, etc.), mais il n'y a plus d'efforts pour créer un véritable environnement communautaire axé sur le social, la culture et les arts. Les Fransaskois se contentent de faire leurs affaires chacun dans leur petit coin et les centres culturels se vident. Il est intéressant de noter qu'à un moment où il y a une croissance d'inscription dans les écoles fransaskoises des grandes villes, les regroupements communautaires dans ces mêmes villes souffrent d'un manque d'intérêt. La culture pour les jeunes dans nos écoles se vit présentement entre 9 h et 15 h 30. Le portrait de la communauté fransaskoise n'est pas rose.

LP: Je lisais récemment l'article de J.R. Léveillé dans le dernier numéro de *Liaison* (nº 142), qui rappelle l'importance pour les francophonies minoritaires d'intégrer leur littérature dans les écoles et institutions d'enseignement, et cela, à tous les niveaux. Le principe est le suivant: « Il faut commencer avec sa culture avant d'émigrer vers d'autres. » Léveillé suggère aussi d'intégrer par la suite la littérature « acadienne et la franco-ontarienne avant la québécoise, en raison des affinités contextuelles que nous partageons ». Que pensez-vous de cette approche ? Croyez-vous que les instances scolaires, notamment la Direction de l'éducation française, le Conseil des écoles fransaskoises, le Collège Mathieu ont la responsabilité de favoriser la circulation et l'enseignement des œuvres des créateurs de chez nous ? La jeune littérature fransaskoise, forte d'une centaine de titres, peut-elle prétendre à vouloir valoriser la culture francophone jusque dans les écoles ?

LG: D'abord, il faut surmonter le problème que les Conseils scolaires et la Direction de l'éducation française n'acceptent pas toujours que les auteurs fransaskois puissent explorer l'usage du langage. Dans mon cas, *Les aventures de Jos Bolduc, Private Eye* n'a jamais été distribué dans les écoles fransaskoises et d'immersion de la Saskatchewan « parce que j'utilise des mots anglais » dans ces pièces de théâtre. Malgré cela, les pièces contenues dans ce bouquin ont toutes été jouées à maintes reprises dans ces mêmes écoles, au grand plaisir des élèves. Il existe une attitude malsaine qui veut « que quelque chose écrit en Saskatchewan ne peut pas être aussi bon que quelque chose qui vient de la France ou du Québec ». C'est cette attitude qui fait que souvent les bouquins ne seront pas distribués dans les écoles avec un appui du ministère ou que, s'ils le sont, ils ne seront pas utilisés par les enseignants en salle de classe. Voilà une autre sorte de snobisme ! Je suis bien d'avis avec Roger que l'on devrait faire connaître la littérature de l'Ouest canadien dans nos écoles, mais je suis aussi de l'avis que l'on devrait faire connaître l'histoire des francophones dans l'Ouest canadien aux élèves avant de leur faire connaître l'histoire des batailles des Première et Deuxième Guerres mondiales en Europe. Malheureusement, ceux qui conçoivent les programmes d'enseignement pour les écoles fransaskoises et d'immersion « parlent les belles paroles », affirmant que la culture fransaskoise doit être au cœur des programmes d'enseignement, mais ils ne sont pas capables de mettre en pratique cette idéologie parce que, selon eux, ce qui se fait en Saskatchewan, ou dans l'Ouest, est d'une qualité inférieure à ce qui se fait ailleurs.

LP: Monsieur Gareau, espérons que votre message atteindra les gens concernés. ||

Laurent Poliquin poursuit un doctorat en études françaises à l'Université du Manitoba. Ses recherches explorent les distorsions du discours social dans la littérature pour la jeunesse au Canada français. Il est l'auteur de quatre recueils de poésie, dont le plus récent, La Métisse filante, *est paru l'an dernier aux Éditions de l'Harmattan, à Paris.*